

sur la pierre où il s'était assis précédemment, et allumant sa pipe en disant d'un ton goguenard à l'officier surpris : " Vos soldats ont encore trois charges à porter ; moi j'ai fait ma tâche et je me repose, comme vous me l'avez promis... mais vers la fin, j'irai vous donner un coup de main..."

Jugez de la mine que les soldats réguliers avaient en travaillant à côté de tels hommes.

## L'HOTEL DE NIORRES.

Suite.

L'évêque et les abbés avaient eux-mêmes vidé leurs bourses.

" Venez avec nous, dit le prélat en s'adressant à la pauvre femme. Vous le voyez, nos mains sont vides, mais chez moi nous vous secourrons.

— Monseigneur, dit vivement le marquis d'Herbois en s'avancant, permettez-moi de faire en votre nom une bonne action ; mais, pour que l'aumône soit plus douce et plus agréable à Dieu, elle doit passer par la main des anges."

Et, avec un geste charmant de respectueuse galanterie, le marquis fléchit le genou en présentant à Blanche une bourse pleine d'or, tandis que le vicomte, imitant son ami, s'adressait à Léonore.

Les deux jeunes filles interrogèrent leur cousin du regard ; puis elles prirent l'aumône en remerciant par un gracieux sourire, et transmittent les deux bourses à la mendicante.

" Oh ! fit celle-ci avec une émotion sincère, je vous unirai tous quatre dans mes prières."

Ce remerciement fit rougir les deux jeunes filles. Les gentilshommes saluèrent et le prélat reprit sa marche.

Cette petite scène avait eu pour témoins les nombreux promeneurs accumulés sur cette partie du cours, et chacun félicita le marquis et le vicomte de leur bonne action.

" Qu'est-ce donc que ces deux jeunes gens ? demanda l'évêque en entrant dans sa demeure.

— Deux pêcheurs endurcis, monseigneur, répondit l'un des abbés de suite. Le marquis d'Herbois et le vicomte de Renneville, deux jeunes fous qui donnent les plus mauvais exemples.

— Pas toujours, cependant, fit l'évêque en souriant ; et, parmi leurs défauts, ils ont une qualité précieuse : la charité chrétienne. Après ce qu'ils viennent de faire, et quoi qu'ils aient fait, je ne désespère pas de leur salut."

Ce fut dans cette touchante circonstance que Léonore et Blanche entendirent prononcer pour la première fois les noms de ceux qu'elles devaient aimer bientôt.

Le lendemain le marquis et le vicomte, qui devaient partir pour Paris, demeurèrent à Brest. Bien plus (et ceci fut le sujet des conversations de toute la société de la ville durant la soirée entière), les deux officiers de marine allèrent le même jour à la messe, à vêpres, et ils entendirent sans sourciller, sans manifester la moindre impatience, un sermon qui dura deux grandes heures, et qui, pour donner à l'auditoire, composé de paysans des campagnes environnantes, plus de facilité à être compris, fut prêché en dialecte breton.

On s'égayait sur le compte des deux amis, et, comme les plaisanteries devinrent piquantes, deux duels s'ensuivirent ; duels dans lesquels le marquis et le vicomte blessèrent grièvement leurs adversaires.

Trois jours après on lançait à la mer la frégate que l'évêque devait bénir.

On sait qu'à cette époque, et avant qu'un ingénieur habile n'eût simplifié de beaucoup les opérations du lancement, cette manœuvre offrait les plus grands périls.

L'enlèvement du *poulin* (le dernier arc-boutant retenait seul la masse énorme du vaisseau) était regardé avec raison comme tellement dangereux, que l'on assurait au forçat de bonne volonté qui se chargeait de ce travail, sa libération complète s'il survivait à l'opération.

En effet, le malheureux était obligé de se placer sur le plan incliné, au pied même du navire, sous l'étambot. D'un coup de hache il devait enlever le *poulin*, et le navire commençait aussitôt, obéissant à son propre poids, sa descente rapide.

Le forçat n'avait pas le temps de se jeter en arrière ou de bondir en avant. Un trou était creusé dans le sol, devant le *poulin*, en contrebas de la cale de construction. Le forçat, le coup de hache donné, devait se précipiter dans ce trou, s'y blottir, et le vaisseau passait au-dessus de lui pour accomplir son trajet jusqu'à la mer.

Malheur au pauvre diable s'il manquait d'agilité ou de présence d'esprit, il était broyé par l'énorme masse qui l'écrasait sur son passage.

Il fallait donc être jeune, alerte, vigoureux, déterminé, pour se tirer bien de cette périlleuse opération.

Le jour du lancement de la frégate qui devait bénir l'évêque, le soleil était radieux, et la foule, toujours empressée de venir savourer cet émouvant spectacle, emplissait les abords du chantier de construction.

Sur le terre-plein qui dominait l'un des côtés de l'avant-cale, des ouvriers voiliers avaient décoré, avec de l'étamine et des pavillons, une estrade ouverte et garnie de gradins, estrade destinée à recevoir le prélat, les dames de la ville et les personnes invitées.

Une seconde estrade, découverte et élevée sur le côté opposé, était réservée, suivant l'usage, pour les corps de musique de la marine.

Au centre de l'espace se dressait sur son *berceau*, et encore soutenu solidement par tout un échafaudage, le navire dont la masse gigantesque dominait tout ce qui l'entourait.

La frégate devait être lancée à midi. Dès neuf heures, un détachement de la garnison était venu border la haie autour du *berceau*, afin d'en éloigner les curieux imprudents ; puis peu à peu la foule avait envahi les estrades et le terrain environnant.

L'amiral, le major, l'état-major du port, les constructeurs-ingénieurs, les chefs des divers services, les officiers de la garnison et ceux des navires en rade, étaient venus successivement occuper l'enceinte réservée.

Le prélat et son clergé avaient fait leur entrée, et Mme de Niorres et ses deux charmantes filles avaient pris place au premier rang de l'estrade.

Le marquis d'Herbois et le vicomte de Renneville s'étaient mêlés au groupe composant l'état-major de l'amiral.

Puis les matelots, les contre-maitres et les maîtres s'étaient précipités à leur tour pour procéder aux premières opérations du lancement. C'était un pêle-mêle confus de marins, d'ouvriers, de manœuvres, se heurtant, se nuisant les uns aux autres par leur empressement même, d'où il résultait presque toujours à cette époque de graves accidents et de nombreuses blessures, pêle-mêle bryant bien loin du majestueux silence

et du sentiment d'ordre qui président aujourd'hui à cette opération difficile.

En ce moment (toujours suivant l'usage qui s'est religieusement conservé jusqu'à cette heure), les ouvriers charpentiers viennent, au son de la musique, apporter dans d'immenses corbeilles une collection de bouquets de fleurs qu'ils distribuent galamment aux dames de l'estrade. C'est l'indice qui sert à témoigner que ces ouvriers, eux, ont terminé leurs travaux. En effet, la coque construite, les charpentiers-constructeurs n'ont plus rien à faire, le navire appartient désormais à la mer qui va entr'ouvrir son sein pour le recevoir et aux matelots qui vont en prendre soin à partir de cette heure, le *gréer*, l'*aménager*, lui faire enfin sa dernière toilette.

Au signal de l'ingénieur-constructeur, reconnaissable au porte-voix qu'il tient à la main (et il est le seul qui, en cette circonstance, ait cet indice du commandement, les *accors* de l'*étrave* et de l'*étambot* sont tombés.

Aussitôt un silence se fit : le chef commande l'*attention à la manœuvre* ! les tambours ont fait un roulement. Ils battent un premier coup : les *taquets* et les *coins* sont enlevés.

Alors le prélat quitte sa place, s'avance suivi du clergé et fait professionnellement le tour de la frégate complètement dégagée, aspergeant la coque d'eau bénite et récitant des prières pour appeler sur le navire la bénédiction du ciel.

Tous ceux qui ont assisté au grandiose spectacle d'un lancement, se rappelleront toujours l'émotion profonde dont le cœur est agité à ce moment solennel.

Ce jour-là surtout, à Brest, ce sentiment qui dominait la foule était plus puissant encore que de coutume. Depuis quatre années, trois lancements avaient eu lieu et chaque fois le forçat chargé de couper le *poulin*, avait péri victime de son dangereux travail.

Chaque navire lancé avait causé la mort d'un homme et avait passé sur un cadavre pour quitter la terre et aller prendre possession de l'océan.

Le souvenir de ces morts affreuses était tellement présent qu'aucun forçat, cette fois, n'avait voulu courir la chance de l'entreprise et tous avaient refusé de jouer leur vie contre leur liberté.

Grand, on le conçoit, avait été l'embarras des autorités maritimes, car il était inutile de chercher parmi les autres classes un homme voulant engager cette terrible partie, puisqu'aucun n'avait à trouver un enjeu suffisant au risque qu'il allait courir.

Déjà il était question de condamner un forçat à se dévouer, mais outre que cette manière de procéder était en dehors des usages reçus, elle présentait encore les plus grands dangers pouvant résulter d'une telle opération mal faite, lorsqu'un ancien matelot se présenta de bonne volonté pour risquer l'entreprise.

C'était un pauvre diable déjà vieux, ayant perdu un œil dans la guerre d'Amérique et ayant grand-peine à se servir de sa main gauche affreusement mutilée. Cette blessure l'avait contraint à abandonner le service du roi.

Revenu dans ses foyers, il avait vécu avec son fils et sa bru, entouré de cinq petits enfants. Le fils était pêcheur et gagnait à peine de quoi donner à manger à sa nombreuse famille. Un mois plus tôt, le malheureux avait péri avec sa barque de pêche.

Cette mort avait apporté la plus horrible misère parmi les pauvres gens. Les petits enfants se mouraient d'inanition et la jeune femme d'épuisement. C'était pour soulager sa bru et ses petits-fils, que le vieux matelot avait résolu de se dévouer. Seulement, il avait demandé à ce que la condition de la liberté accordée au forçat en pareille circonstance, fût transformée pour lui en une somme qu'il léguerait à sa famille.

Ces conditions avaient été acceptées par les autorités et le dévouement de ce pauvre grand-père ayant ému tous les cœurs, les deux filles de Mme de Niorres avaient fait une quête à son profit : quête dont le résultat avait été de doubler la somme promise.

Cependant, on le comprend maintenant, cette circonstance toute particulière avait redoublé les angoisses de la foule et chacun attendait ce moment fatal avec une anxiété poignante.

Tandis que l'évêque bénissait la frégate, le vieux matelot, sa hache à la main, avait pris au pied de l'*étambot* son poste périlleux. Quand le prélat passa devant lui, il s'agenouilla dévotement et récita à haute voix la prière des agonisants.

La foule demeurait haletante et silencieuse : des sanglots étouffés retentissaient de tous côtés.

L'évêque s'arrêta, bénit le matelot et lui adressa quelques phrases de consolation destinées à soutenir son courage.

" Pauvre vieillard ! dit Léonore dont le visage était inondé de larmes. Il va mourir pour donner du pain à ses enfants et un navire au roi.

— Oh ! s'écria Blanche. Je voudrais être homme !

— Pourquoi ? demanda sa sœur avec étonnement.

— Parce que je prendrais la hache des mains de ce vieillard et que j'accomplirais son œuvre en lui en laissant la récompense."

Le marquis et le vicomte étaient au pied de l'estrade ; ils avaient entendu.

Un même éclair jaillit de leurs prunelles.

" Vous avez raison, mademoiselle ! dit M. d'Herbois en se retournant vers Blanche. Pour laisser ce vieillard aller ainsi à une mort certaine, il faudrait qu'il n'y eût ici, parmi les hommes jeunes, que des cours sans courage, et grâce à Dieu ! il n'en est point ainsi.

— Viens, Charles ! s'écria le vicomte en entraînant son compagnon et en lançant à Léonore un regard étincelant d'amour.

Les deux jeunes filles demeurèrent un moment comme foudroyées. A cet instant l'évêque achevait de bénir la frégate. Un roulement de tambour retentit : les derniers grands *accors* tombèrent, les derniers cordages furent largués.

La frégate, à cet instant vraiment suprême, ne portant plus que sur son *berceau*, montrait sa masse énorme suspendue en équilibre sur le plan incliné. Le dernier *poulin*, celui placé en arc-boutant devant l'*étambot*, retenait seul le navire.

L'ingénieur-constructeur venait d'examiner la règle graduée placée au bas de l'*avant-cale*, et ayant jugé que la quantité d'eau produite par la hauteur de la marée était suffisante pour recevoir le navire, il avait, suivant l'usage, été donner cet avis au directeur général du port, lequel l'avait à son tour transmis à l'amiral.

Celui-ci fit un geste : les tambours battirent un coup. Le vieux matelot fit le signe de la croix et s'approcha du *poulin*.

Un frémissement parcourut les rangs pressés de la foule... tous les visages pâlirent...

Les tambours battirent un second coup... le vieux matelot leva sa hache, mais sa main gauche mutilée manqua de

force et il ne put se servir que du bras droit : un même cri d'angoisse s'échappa de toutes les poitrines...

Le matelot fit un pas en avant et rappela son courage par un effort suprême, mais au moment où il allait affronter une mort que ses infirmités rendaient inévitable, deux bras nerveux l'enlevèrent de terre, le jetèrent de côté et deux jeunes officiers, chacun une hache à la main, sautèrent de chaque côté de l'*étambot*.

Ces deux officiers étaient MM. d'Herbois et de Renneville.

II.—Les deux amours.

Un même sentiment de stupéfaction, provoqué par cet événement inattendu, avait galvanisé la foule. Un même cri était prêt à s'échapper de toutes les poitrines, mais ce cri n'eut le temps de jaillir d'aucune bouche.

D'un double coup frappé simultanément, les deux officiers venaient de briser le *poulin* : la frégate fit un mouvement en avant... le vicomte et le marquis se précipitèrent à la fois dans l'escavation préservatrice, heureusement creusée assez large pour les recevoir tous deux.

La foule haletante gardait le plus profond silence... Tout à coup l'impulsion descendante prise par la coque du navire cessa d'avoir lieu. La frégate glissant jusqu'au-dessus du trou venait de s'arrêter dans sa course...

La masse énorme recouvrait le tron dans lequel étaient ensevelis les deux courageux jeunes gens : ils devaient étouffer si la quille ne les avait pas atteints l'un ou l'autre. Le moment était horriblement critique.

Donner un second coup de hache sur le morceau du *poulin* était aller à une mort certaine, car la frégate n'était retenue que par un miracle d'équilibre, ainsi que nous l'avons dit, et le débris de charpente craquait déjà sous le poids qu'il supportait.

Une même crainte dominait tous les esprits : si le *poulin* brisé n'était pas brusquement chassé, le navire allait s'abattre sur le flanc et c'en était fait alors et du vaisseau du roi et de la vie des deux officiers, car les dégager devenait chose impossible avant de nombreuses heures de travail.

La foule n'osait tenter un mouvement... la douleur était peinte sur tous les visages... les autorités maritimes étaient foudroyées par cet accident si peu commun, et les marins, ouvriers, charpentiers présents, comprenaient toute l'horreur de la situation sans trouver moyen de la combattre.

Le navire chancela... Une clameur effroyable s'éleva dans les airs... Une seconde encore et la catastrophe était accomplie.

En cet instant d'angoisse que nous renouons à dépeindre, un homme surgit dans l'espace demeuré libre autour de la frégate. Cet homme, vêtu en simple matelot, paraissait être en proie à une surexcitation d'autant plus formidable, que son visage était d'une pâleur livide. D'un bond il fut au milieu des charpentiers, d'un geste il saisit une lourde masse de fer, puis, se retournant brusquement, il s'élança en face de l'*étambot*.

La masse se leva et s'abaissa plus rapide que la pensée, le coin de fer fut enlevé, le morceau du *poulin* vola en éclats et le navire descendit brusquement.

La foule entière ferma les yeux : on crut le matelot broyé sous la quille.

Le navire entra dans la mer au milieu d'un flot d'écume, tangua fortement de l'arrière à l'avant, se redressa et montra, accroché à un grelin qui pendait heureusement de son couronnement, l'intrépide marin qui avait saisi ce bout de corde à l'instant du péril et s'y était suspendu, plongeant dans la mer avec la frégate et reparaisant avec elle aux acclamations délirantes des spectateurs.

MM. d'Herbois et de Renneville étaient sauvés : ils n'avaient rien pu voir de ce qui s'était passé durant leur ensevelissement ; ils ignoraient le danger qu'ils avaient couru et le dévouement de leur sauveur.

Quand on amena celui-ci, les vêtements imbibés d'eau et ruisselant des pieds à la tête, il ne paraissait pas comprendre la cause de l'ovation véritable dont il était l'objet.

" Mahurec ! s'écrièrent à la fois le marquis et le vicomte mis enfin au courant des événements accomplis.

— As pas peur ! répondit le gabier en cherchant à se soustraire à tous ces regards ardemment fixés sur lui, la coque est parée !... pas d'avaries !"

On conduisit le marquis et le vicomte devant l'amiral et devant l'évêque. Le vieux matelot blessé, pour lequel s'étaient dévoués les deux jeunes gens, vint fléchir les genoux devant eux.

Blanche et Léonore présentèrent à Charles et à Henri l'une la récompense accordée par l'autorité maritime, l'autre le produit de la quête faite par leurs soins.

" C'est à vous, messieurs, dit l'amiral, qu'appartient toute la reconnaissance de ce brave homme."

Et du geste il fit signe aux deux officiers de prendre ce que leur présentaient les jeunes filles, afin que le double prix de leur dévouement fût transmis par eux-mêmes aux mains de leur protégé. Mais le marquis et le vicomte fit un geste de refus.

" C'est à la noble inspiration de Mlles de Niorres, dit M. Renneville, que nous devons le bonheur d'avoir accompli un acte honorable : c'est donc à elles seules qu'il appartient de récompenser.

— Et à notre tour, nous solliciterons une bonne parole pour notre sauveur !" ajouta le marquis en saisissant le poignet de Mahurec et en le forçant à s'avancer.

Le gabier, très-ému, jetait des regards ébaubis autour de lui et roulait entre ses doigts les bords de son chapeau de paille.

" Le nom de Mahurec sera affiché demain au pied du grand mât de chaque navire en rade, dit l'amiral, et en son honneur je lève toutes les punitions imposées depuis quarante-huit heures."

Mahurec voulut remercier, mais il ne put faire sortir un son de son gosier, et il se contenta, suivant sa coutume, de se donner un énorme coup de poing dans le creux de l'estomac.

" Ne pouvons-nous donc rien pour vous témoigner les sentiments, qui nous agitent, messieurs ? demanda l'évêque en s'adressant aux deux jeunes gens.

— Vous pouvez, monseigneur, répondit le marquis en hésitant, nous accorder une faveur insigne et dont nous serons profondément reconnaissants.

— Laquelle, messieurs ?

— Nous permettez de solliciter de chacune de Mlles de Niorres le bouquet qu'elles portent toutes deux à la main et que viennent de leur remettre les ouvriers charpentiers."

(A continuer.)